



URBANISME & ARCHITECTURE
**PAYS DU BASSIN
DE BRIEY**

BRIEY, HOMECOURT, JŒUF, MANCIEULLES

En couverture : « *La Cité des Maréchaux* » à Jæuf © Pascal Volpez.

URBANISME & ARCHITECTURE
DU PAYS DU BASSIN
DE BRIEY

BRIEY, HOMÉCOURT, JŒUF, MANCIEULLES

NOVEMBRE 2013

Le Pays de Briey est un condensé de l'histoire du XX^{ème} siècle. Essor industriel, croissance économique et démographique, crise s'y sont chronologiquement succédés. L'héritage de cette mutation est important et se matérialise dans le quotidien de tous les habitants au travers de leur cadre de vie. La ville y est omniprésente et s'offre sous des formes différentes.

Ce territoire a en effet connu toutes les grandes évolutions de la fabrique des villes et les principales utopies du XX^{ème} siècle. De la fameuse Cité-jardin à la Cité Radieuse de Briey en passant par la Cité ouvrière et la Ville-usine, ce territoire est incontestablement inscrit dans l'histoire de l'urbanisme.

C'est dans le but d'en révéler les caractéristiques que le CAUE de Meurthe-et-Moselle et l'Association la Première Rue ont sollicité quatre auteurs pour proposer leur regard sensible et acéré sur les paysages urbains de quatre villes.

Il en ressort une histoire et un récit intéressants qui démontrent en images, et s'il le fallait encore, la grande qualité architecturale et urbaine de ce territoire.

Nous vous souhaitons une très belle lecture et surtout de belles visites.

Romain Zattarin

Président

Association La Première Rue

04 **BRIEY**



Vue depuis l'entrée sud de Mancieulles : la cité radieuse émerge de la forêt

49° 13' 25" N 5° 59' 36" E



Après plusieurs mois de réflexions, le choix d'implantation de la Cité Radieuse est fait au début de l'année 1952, en périphérie de Briey, sur un revers de la côte de Moselle où elle domine largement la vallée du Woigot. Posée sur pilotis au milieu d'une forêt, sa hauteur de plus de 50 mètres la fait émerger majestueusement dans le paysage, visible depuis les alentours à plusieurs kilomètres. L'architecte Le Corbusier ne pouvait trouver de meilleure situation pour construire son œuvre, lui qui érigeait le soleil, l'air et la forêt comme principaux matériaux de l'urbanisme. La Cité Radieuse de Le Corbusier est une œuvre qui a profondément marqué le paysage architectural, considérée comme l'une des « hypothèses les plus intéressantes » de la période moderne. Elle est l'aboutissement d'un long travail théorique et pose un nouveau paradigme de la construction des villes.

Ses prémices remontent à 1922. Le Corbusier voulait alors créer des « cités jardins verticales », capables de répondre simultanément aux aspirations à la maison individuelle (au contact de la nature) et aux avantages de l'immeuble collectif (au contact des équipements).

Issues d'une approche complexe de la question du logement, les cinq unités d'habitations qui ont été construites cristallisent les données économiques, sociales et culturelles de l'Europe d'après guerre.

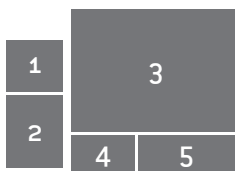
Le Corbusier y a mis en œuvre tous les moyens expérimentaux - théoriques, plastiques et techniques - dont on pouvait disposer dans les années 50. Rationaliste, sa vision de l'architecture de l'habitat innove et pose un

regard critique et prospectif sur les besoins des sociétés à venir.

L'homme est au cœur de cette architecture, en témoigne sans conteste, le modulator, silhouette standardisée qui a servi de base de construction aux différentes unités d'habitations. Pour l'architecte, ce système métrique devait assurer l'harmonie entre le corps et l'habitation.

Réussite architecturale, l'opération urbaine de Briey-en-Forêt échouera, sans doute parce que les collectivités locales n'avaient pas les moyens techniques et financiers d'apporter les réponses urbaines aux exigences nées du développement de la seconde moitié du XXème siècle. Les décisions prises au plus haut niveau par Claudius Petit, Ministre de l'équipement, n'ont pas pu être relayées au niveau local.

Construite en 1960, l'Unité d'Habitation de Briey-en-Forêt a traversé de graves difficultés. Dès 1966, la Cité Radieuse sera confrontée au départ des familles américaines (basées à Etain dans le cadre du traité de l'O.T.A.N), puis à la crise de la sidérurgie. A ceci s'ajouteront les problèmes financiers de gestion de l'immeuble, ce qui entraînera sa désaffection progressive, sa fermeture en 1983 et pour finir, un projet de démolition qui fut annulé in extremis grâce au maire de Briey, Guy Vattier, qui signe l'acte fondateur de sa renaissance. Aujourd'hui, les logements de la Cité Radieuse sont occupés en quasi-totalité.



1 & 2. La cité dans le grand paysage

3 & 4. La cité dans la forêt

5. Reproduction de la coloration de façade d'origine, selon Le Corbusier



⁰⁸ HOMÉCOURT



Vue depuis la rue Victor Hugo sur l'ancien fond de vallée industrielle

49° 13' 25" N 5° 59' 36" E



10 HOMÉCOURT

Logée dans la vallée de l'Orne, la ville d'Homécourt ne se livre pas du premier regard. Son territoire accidenté et les vastes vides laissés par les anciennes activités sidérurgiques fragmentent la ville en quartiers hétérogènes et dispersés, sans lui conférer de véritable centre. D'importantes infrastructures comme la voie ferrée ou la voie de contournement accentuent la sensation de déchirement en constituant des frontières physiques et visuelles entre les morceaux de ville.

Répartis de part et d'autre de la friche de la mine du « Haut des Tappes », les quartiers d'Homécourt se caractérisent par des formes urbaines, des ambiances et des fonctions différentes. La Compagnie des forges et d'Acierie de la Marine a modelé cette large plate-forme pour son activité sidérurgique. Elle domine encore le nord d'Homécourt par un impressionnant mur de soutènement.

Du haut de cette forteresse de béton, on y découvre un véritable panorama. En contrebas se concentre ce qui forme le cœur institutionnel de la ville : centre culturel, écoles, église, et un peu à l'écart, l'ancienne coopérative au 27 rue Carnot. On se laisse ensuite guider par les méandres de l'Orne qu'on devine sous la concentration de végétaux. Au sud-ouest, s'étalent les rues régulières de la Cité de la Petite Fin, tandis qu'au nord-est le château de Wendel se détache au loin.

Piétinant mousses et hautes herbes entre les grandes dalles de béton, on se plaît à deviner les anciennes infrastructures de ce lieu oublié. Lorsqu'on quitte ce terrain de jeu pour un retour au monde civilisé, la friche apprivoisée se

substitue par un quadrillage de tilleuls. Quelques bâtiments vestiges de la mine subsistent parmi les hangars de la zone commerciale qui sépare Homécourt de Jœuf.

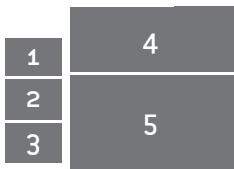
Au sud de la friche du Haut-des-Tappes, la voie ferrée et la voie de contournement isolent le quartier de la gare du reste de la ville. Au XXe siècle, des immeubles à vocation commerciale se sont accumulés devant la gare et l'usine. Ils forment aujourd'hui un front urbain dense contrastant avec l'emprise déserte des voies ferrées. Des édifices aux façades travaillées aux 117, 119, 121 et 127 avenue de la République témoignent du riche passé industriel.

Dans la moitié Est d'Homécourt, deux quartiers résidentiels se détachent : la Cité de la Grande Fin sur les hauteurs et celle la Petite Fin en fond de vallée. Dans le prolongement de l'avenue de la République, la rue Victor Hugo offre entre deux maisons une vue sur les berges de l'Orne et sur l'ensemble de la Petite Fin dont on comprend aisément l'organisation. On y distingue plusieurs époques constructives de l'habitat ouvrier : les maisons en bande, en passant par les maisons jumelées de type « chalet » jusqu'à un habitat individuel proche de celui pavillonnaire.

Depuis la Petite Fin, quelques chemins de traverse et escaliers nous guident sur une pente douce vers l'Orne. Surplombés par une « ville haute » à la cime des arbres, les broussailles et le sol encore tourmenté par l'extraction de minerai renforcent la sensation de vertige. Sous les ponts qui se chevauchent, le long des friches en attente et des jardins des cités ouvrières, le promeneur et le cycliste découvrent sous un angle insolite la vallée industrielle de l'Orne.



1, 2, 3. Détails architecturaux de l'avenue de la République (rue de la gare)
4. Le cœur de ville
5. Les cités ouvrières de la petite fin







Vue du Haut de Villers – les différents quartiers de la cité.

49° 13' 25" N 5° 59' 36" E



Au terme d'un siècle d'urbanisation, à la fin de la décennie 1960/70, on peut considérer que le ban communal de Jœuf est quasi entièrement couvert d'habitations. En observant avec attention le patrimoine urbain et architectural légué par 90 années d'activités sidérurgiques et minières, on peut lire les traces successives des trois grandes périodes de l'essor de la cité : de 1880 à 1914, la métamorphose du petit village agricole en une cité industrielle et cosmopolite ; l'Entre-deux-guerres qui préside au parachèvement et à l'apogée du paternalisme wendélien ; les « *Vingt années heureuses* », de 1950 à 1970, au cours desquelles les projets municipaux et de financements publics prennent le pas sur les initiatives des patrons des Forges en matière de construction de logements.

L'Histoire nous apprend également qu'en dépit de l'étroitesse du territoire concerné, l'urbanisation demeure longtemps éclatée en trois pôles distincts : le vieux centre, qui perd assez rapidement ses attributs ruraux, s'étend d'abord le long de la voirie vicinale et « *mange* » progressivement les terres agricoles disponibles ; la cité ouvrière bâtie par les patrons des Forges au sommet de la colline de Génibois dès la création de l'usine en 1882 ; l'écart de Franchepré, un groupe de maisons, de commerces et débits de boissons, qui s'édifie de part et d'autre de la route départementale n°11, à partir du portail de l'usine jusqu'au pied de la cité de Génibois.

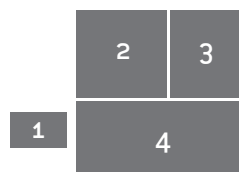
En fait, l'histoire urbaine de la ville se résume en une quête ininterrompue de l'unification de ces trois « espaces » constituant aussi trois mondes sociologiquement très différents.

La métamorphose; En 1870 le village agricole originel abrite 236 habitants, regroupés dans une cinquantaine de maisons serrées autour de la vieille église ! Période quasi mythique, les années 1880 à 1914 constituent « *trente années glorieuses* » au cours desquelles le Jœuf moderne s'élabore à un rythme effréné, dicté par l'essor des forges. En peu de temps, le paysage agreste est bouleversé ! Après l'implantation de l'usine, la commune devient un chantier perpétuel. Un essor démographique sans précédent accompagne le développement industriel. La population triple à peu près tous les 10 ans (573 habitants en 1876 ; 1930 en 1886 ; 5304 en 1901) ; la ville compte 11000 âmes en 1914.

L'Entre-deux-guerres, deuxième grande phase de conquête urbaine; Achievées en 1923, la reconstruction et la modernisation des Forges s'accompagnent d'une reprise de l'extension urbaine. La maison de Wendel donne le coup d'envoi des nouvelles constructions et la conquête des espaces vides reprend en divers points du territoire communal. De 1921 à 1926, au lieu-dit « *Ventre des grenouilles* », l'Usine achève le quartier de cités pour ouvriers et employés, un chantier débuté en 1914 et interrompu par la guerre. Ce quartier des Maréchaux (dénommé également « *les chalets* », à cause de l'architecture particulière des maisons dessinées par M. Henri Choret) est prolongé, au nord-est, par une dizaine de « *bandes* » de logements de 2 et 3 pièces, implantées au lieu-dit « *Devant le Moulin* », le long de la rue de Ravenne. Majoritairement attribuées à des familles italiennes, ces dernières habitations se

rapprochent assez imprudemment des bords de la rivière... mais le territoire communal est si exigu !

Les «Vingt heures» : vaincre la crise du logement ! Dès le lendemain de la guerre, les couples jovicien participent allègrement au baby-boom national ! Cet élan nataliste perdure pendant près de deux décennies, période qui enregistre également l'accueil d'une troisième et importante vague migratoire. Avec 11034 habitants, le recensement de 1954 enregistre un niveau record qui sera dépassé dès 1962, avec 12606 âmes. Ce troisième - et dernier - « *âge d'or* » industriel et la démographie galopante s'accompagnent infailliblement d'un crucial besoin de logements. Entre 1951 et 1955, cinq opérations de lotissements ou de constructions d'immeubles sont lancées. Le parc de logements passe de 2769 en 1946 à près de 3300 en 1962, lorsque le quartier du Bois d'Arly est achevé. Au cours de cette période marquante d'essor urbain, les derniers espaces vides entre les trois principaux quartiers nés de l'industrialisation se comblent. L'unité spatiale de la cité est enfin concrétisée !



1. Architecture «Art Déco» léguée par l'architecte Henri Choret
2. Hiérarchisation des logements pour ingénieurs, ouvriers et employés
3. Quartier des Maréchaux, maisons doubles pour employés devant les immeubles des années 60.
3. Cité de Génibois – 50 ans d'évolution urbaine et architecturale.



16 **MANCIEULLES**



Vue sur Mancieulles depuis la D643, entre Briey et Anoux

49° 13' 25" N 5° 59' 36" E



18 MANCIEULLES

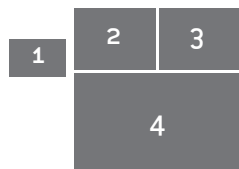
« En arrivant à Mancieulles, le visiteur s'arrête devant la salle des fêtes, immense bâtiment qui l'accueille à la descente de l'autobus Metz-Mancieulles-Trieux. De date récente, fraîche, pimpante, cette vaste construction comprend le local du ciné, la salle de spectacle, des salles de jeux, la bibliothèque, des salles pour l'ouvroir, les répétitions et les cours, des chambres avec tout le confort moderne pour les employés célibataires, ainsi que des cabines de bains. Elle est située au milieu de riches parterres, à proximité du kiosque à musique, d'un stade et d'une roseraie (...). En continuant sa promenade, le visiteur remarque l'aspect reposant et la note de gaieté qui se dégage de l'agglomération des cités ouvrières. Les maisons disposées en quinconce s'étagent harmonieusement comme autant de petites villas coquettes et élégantes dans leur simplicité (...). Chaque ménage dispose d'une habitation de trois ou quatre pièces et d'un jardin qui entoure la maison. Là, rien n'a été négligé pour assurer à l'ouvrier et à sa famille un bien-être relatif et tout le confort désirable... ». Extrait de l'ouvrage « **SOS Pays-Haut** », du docteur Pierre Mangin, paru en 1985, ce texte dépeint le tableau idyllique qu'offrait la cité de Mancieulles en 1930. Il décrit également l'œuvre de Gabriel Hanra, directeur de la mine de Saint-Pierremont de 1907 à 1940, qui avec le concours des architectes Joseph Homecker et Joseph-Eugène Duquesne, avait fait de Mancieulles, selon le docteur Mangin, « un chef d'œuvre du genre, véritable musée du paternalisme, qui offrait le panorama le plus complet des réalisations sociales visant au confort et à la distraction des employés de la mine ».

Cet urbanisme exemplaire est particulièrement lisible depuis la D643 (panorama page précéden-

te). D'ouest en est, on perçoit le noyau villageois d'origine, auquel s'est greffé le centre actuel du village, avec sa monumentale mairie-école, et l'habitat destiné aux employés et aux cadres de la mine. Plus à l'est, un vaste programme de construction de cité ouvrière fut lancé dès 1907. Ce quartier était séparé du centre par l'ancienne voie ferrée, distinguant physiquement les habitants en fonction de leur niveau social. En 1913, 105 maisons étaient construites dans cette cité, permettant d'accueillir plus de 1000 personnes. D'autres vagues de constructions se succèderont dans les années 30, sous forme d'habitat d'urgence appelé les « baraques marocaines », aujourd'hui démolies, puis dans les années 50, sous forme d'immeubles collectifs, portant la population mancieuilloise à son apogée en 1962 avec 2660 habitants (1670 en 2008).

Au sud de la cité ouvrière, la salle des fêtes Saint-Pierremont (1920-1925), avec son parc et ses divers équipements sportifs, assurait la transition entre le centre ville et la cité.

L'urbanisation de ce côté sud-est du village était limitée naturellement par une colline qu'il fallait franchir pour accéder, de l'autre côté, au carreau de la mine qui était ainsi invisible depuis le village. Les chevalements des deux puits de mine ont été détruits en 1985, mais il subsiste encore sur ce carreau, au bout d'une belle allée plantée, quelques témoins du passé dont la maison du gardien, les bureaux et une grande halle. Le chemin noir qu'empruntaient les mineurs pour se rendre de la cité à leur travail, probablement nommé ainsi parce qu'il était recouvert de mâchefer, offre aujourd'hui l'occasion de faire une belle promenade et de contempler, du haut de la colline, cette page d'histoire du Pays-Haut.



1. L'ancien chemin noir qui liait les cités au carreau de la mine
2. La salle des fêtes Saint-Pierremont
3. Les bureaux du carreau de la mine
4. La mairie-école



URBANISME & ARCHITECTURE DU PAYS DU BASSIN DE BRIEY

BRIEY, HOMÉCOURT, JŒUF, MANCIEULLES

CAUE 54

48 rue du Sergent Blandan
C0 900 19
54035 NANCY CEDEX
+33 (0)3 83 94 51 78
www.caue54.com

La Première Rue

1 Rue du Docteur Alexis Giry
54150 BRIEY
+33 (0)3 82 20 28 55
www.lapremiererue.fr

rédaction

Briey : Romain Zattarin,
Homécourt : Elise Pagel-Prévotau,
Jœuf : Roger Martinois,
Mancieulles : Régis Janovec.

crédits photographiques

Pascal Volpez
www.pascal-volpez.com

conception graphique et réalisation

La Première Rue

Ouvrage édité et réalisé par
le Conseil d'Architecture d'Urbanisme
et de l'Environnement de Meurthe-et-Moselle
et La Première Rue.

Avec le soutien de



La Première Rue



49° 13' 25" N 5° 59' 36" E - Briey, Cité Radieuse de Le Corbusier.